

Grégory Coupet

ARRÊT DE JEU



Les Verts, les Bleus, le PSG, Aulas,
Barthez, Domenech, Zidane...

Ce que je n'ai jamais dit

éditions du
ROCHER

D O C U M E N T

Grégory Coupet

ARRÊT DE JEU



Les Verts, les Bleus, le PSG, Aulas,
Barthez, Domenech, Zidane...

Ce que je n'ai jamais dit

éditions du
ROCHER
DOCUMENT

ARRÊT DE JEU

Collection *Le Rocher Docu Sports*

Sous la direction de Patrick Mahé

À bas l'arbitre, Bruno Derrien, 2009.

Paga à nu, Laurent Paganelli, 2009.

Une balle en plein cœur, Steve Savidan, 2010.

Mes 13 Coupes du monde, Thierry Roland, 2010.

Thierry Henry, la main maudite, Karl Olive, 2010.

Le Pierrot top foot, Pierre Ménès, 2010.

Les Négriers du foot, Maryse Ewanje-Épée, 2010.

Sos Arbitre, Sos vidéo, Bruno Derrien, 2010.

Carton rouge pour les Bleus, Pierre Ménès, 2010

Hummm... Chabal. Plus qu'une star, UN HOMME !,

Jean-Christophe Collin, 2011, en coédition avec

Democratic Books.

Format poche

Le bêtisier Domenech, Georges Alexandre, 2008.

Le bêtisier PSG-OM, Jean-François Pérès, 2009.

Loto Foot, Christophe Paillet, 2009.

Le bêtisier de l'arbitrage, Bruno Derrien, 2009.

Le bêtisier Paga, Laurent Paganelli, 2010.

Le Quiz des Bleus, Christophe Paillet, 2010.

Dico fou du foot africain, Jean-François Pérès, 2010.

Le bêtisier du Tour de France, Serge Laget, 2010.

GRÉGORY COUPET

ARRÊT DE JEU

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de la fanfare, respecté par tout le monde. Un homme dans toute sa splendeur, fort, intelligent, charmeur.

Ton envie de jouer au football se manifeste-t-elle rapidement ?

Pas spécialement. À l'époque, le foot est un loisir, pas autre chose. Je n'ai pas d'idole, je ne supporte pas la moindre équipe. Il n'y a pas de poster sur les murs de ma chambre, aucun autographe fièrement posé sur mon bureau. À la télé, les seuls matchs que je regarde sont ceux de l'équipe de France. Je suis juste comme tous les gosses de mon âge : j'aime taper dans un ballon et m'éclater.

Ton père ne supporte pas les Verts de Saint-Étienne qui dominant le football français et évoluent seulement à quelques kilomètres de chez toi ?

Les Verts, ça ne me dit rien. Leur épopée européenne en 1976, non plus. Mes seuls rendez-vous avec le football, en dehors de la pratique, ce sont juste des émissions à la télévision comme « Télé-Foot » et « Stade 2 ». C'est tout. Je suis également le rugby car nous ne manquons jamais, avec mon père, les matchs du Tournoi des Cinq Nations.

À quel âge rejoins-tu un club de football ?

En 1977, je crois. [Il vérifie alors dans l'un de ses fameux cartons...] Je n'ai pas encore cinq ans et je prends ma toute première licence au COP, le club olympique du Puy. Le club se trouve à vingt kilomètres de chez moi, mais comme mes parents travaillent au Puy et qu'ils connaissent du monde en ville, ils m'y

inscrivent. Je rejoins ce club car je veux juste m'éclater sur un vrai terrain. Entraînement le mercredi et match le dimanche, ça me va très bien.

Tu te diriges instantanément dans les buts ?

Non, j'y vais au bout de quelques mois et par simple curiosité. La différence du poste me plaît. Tu as l'impression d'être à part dans ton équipe, avec certaines responsabilités à assumer. Il y a également l'attrait de la tenue, les gants. Marquer des buts, jongler, ce n'est pas trop mon truc. Je me rends compte que j'aime plutôt plonger, gueuler, diriger les autres.

Ça demeure un loisir ou ça devient assez vite une passion ?

Très tôt, je m'aperçois que je ne joue que pour gagner. Et je recherche sans cesse la progression. Comme, en plus, l'école ne m'intéresse pas trop, le foot devient assez vite obsédant.

Toujours le même schéma du jeune footballeur doué qui n'aime pas l'école...

Je n'oppose pas l'un à l'autre. À dix ans, je n'imagine pas une seule seconde devenir footballeur professionnel. Mais ce qui est sûr, c'est que l'école ne m'amuse pas. La mienne, l'école Saint-Louis au Puy, est dirigée par des sœurs avec des cours de catéchisme et un certain respect de l'ordre. Pour te la faire courte, ce n'est pas la « déconnade » au quotidien et il m'arrive même de prendre des gifles lorsque je n'écoute pas. Je ne suis pas un mauvais élève, je passe même à chaque fois dans la classe supérieure, mais il y a trop de choses qui me gonflent. D'abord, je suis toujours en retard à cause de mon père, qui m'emmène

tous les jours en voiture, deuxièmement, je m'ennuie comme ce n'est pas permis pendant les cours et, troisièmement, il n'y a que la partie de foot à la récréation qui me stimule. Difficile de dresser un bilan positif de l'école.

L'obsession du ballon rond, et l'idée éventuelle d'en faire un métier, ça te vient à quel moment ?

Beaucoup plus tard. Et ça mûrit petit à petit car ça n'a rien d'une évidence. À l'âge de douze ans, déjà, les médecins s'aperçoivent que je ne grandis pas. Et comme je grossis, j'en prends plein la gueule. On m'appelle Bouboule, on me traite de gros porc. Même mes entraîneurs de foot s'y mettent et me répètent souvent : « Dommage Greg, t'as du potentiel, mais il faudrait que tu perdes du poids. Déjà que tu n'es pas grand... »

Il suffisait de te mettre au régime...

Mon père refuse de rentrer dans ce jeu-là. Un régime draconien, à mon âge, il trouve ça stupide et il est hors de question pour lui que j'en suive un. Mais par mesure de précaution, et parce que ça inquiète mes parents, je passe tout de même des radios du poignet et du coude pour voir si mes os sont à même de se développer. La réponse est positive, mais cet épisode m'endurcit. Il me prouve, assez jeune, que je ne peux compter que sur moi-même et à quel point j'aime ce sport.

N'as-tu pas d'autres centres d'intérêt ?

Pas les mêmes que certains de mes potes, en tout cas. Les boîtes de nuit, les filles, ce n'est pas trop mon truc. Je suis plutôt parties de foot et compétitions sportives en tous genres avec

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Pas encore vingt-quatre ans et déjà une descente en deuxième division. Ta carrière débute sur les chapeaux de roue...

Il est toujours difficile pour moi de relater cette période. Descendre en deuxième division avec Saint-Étienne demeure une tache indélébile. Comme si tu étais couvert de honte. À l'époque, je suis profondément abattu, je me rabâche à longueur de temps que je viens de participer à la déroute d'un monument du football français. Il faut voir la tristesse des gens, leurs larmes, être capable de les affronter, sans pouvoir leur dire quoi que ce soit tant tu leur as causé de peine. Je comprends cette déchirure car quand on porte le maillot de ce club, on ne se remet pas de l'affection permanente qui nous entoure. Des supporters des Verts, il y en a partout...

Tu ne retrouveras jamais une pareille affection au cours de ta carrière ?

Non. Saint-É, c'est vraiment très spécial. Même lorsque tu participes à des tournois juniors, tu tombes sur des patrons d'hôtels qui te font des cadeaux en guise de remerciements pour le bonheur que Saint-Étienne leur a donné durant des années ! Je me souviens que les différents capitaines des équipes dans lesquelles j'évoluais se voyaient systématiquement remettre des bouteilles de champagne par des gens qui avaient suivi l'épopée en 1976. À chaque fois, ils nous disaient qu'ils avaient vécu trop de moments forts pour imaginer, un jour, changer de club. Lorsque tu es joueur et que tu descends en D2, tu repenses à tout ça. Le seul côté positif, c'est que tu prends des années d'expérience dans la gueule. Depuis ta plus tendre enfance, on t'explique que le football est synonyme de plaisir, et là, tu ne procures que du malheur. Le contraste est saisissant...

Peut-on vivre sereinement à Saint-Étienne lorsqu'on est joueur et que le club est en passe d'être relégué ?

Dans la rue, je ne rencontre pas trop de soucis. Les habitants de Saint-Étienne, qu'ils soient supporters ou non, m'ont plutôt à la bonne. Les reproches, ils les font surtout aux joueurs les plus âgés, en critiquant leurs salaires. C'est facile et totalement injuste, d'autant plus que personne, au sein du groupe, ne se fout de ce qui se passe. Pour tout l'effectif, il est insupportable que le chaudron accueille à l'avenir des matchs de D2.

En toute fin de saison 1995-1996, tu découvres un Vert de la grande époque, Dominique Bathenay, nommé entraîneur pour essayer de maintenir l'ASSE en première division...

Il arrive trop tard, le mal est fait. Bathenay est un supermec, des yeux clairs, une petite voix. Son nom claque comme un grand souvenir. Mais pour lui, c'est mission impossible. Il essaye surtout de nous rassurer, mais ne peut rien face aux inimitiés dans le vestiaire. Chacun essaye de sauver sa peau, c'est malsain.

Dans les semaines qui suivent la relégation, as-tu des envies d'aller voir ailleurs ?

Non, car le fait d'être jeune me pousse à l'optimisme. J'ai les boules de me retrouver en D2, mais je suis convaincu que ça va repartir dans le bon sens. Il y a une bonne bande de jeunes, pas mal de mes potes, on se dit tous qu'on peut faire un truc énorme. J'ai Pape Diouf comme agent, mais pas une seule fois je lui dis que j'ai envie de quitter Saint-Étienne. C'est d'ailleurs un paradoxe, car ce début de saison en deuxième division demeure pour moi un souvenir hyperagréable. Pierre Mankowski arrive

comme nouvel entraîneur, les résultats sont au rendezvous, on s'éclate tous ensemble. Avant qu'on se casse la gueule, une fois de plus...

Et que tu t'apprêtes à rejoindre le voisin honni, l'Olympique lyonnais...

Non, qu'on me pousse à rejoindre l'Olympique lyonnais.

C'est-à-dire ?

Avant les vacances de Noël, juste avant la trêve, l'OL a fait la une de l'actualité avec une altercation dans le vestiaire entre Pascal Olmeta, son gardien de but, et le défenseur Jean-Luc Sasseur. L'OL décide de licencier Olmeta et se retrouve sans gardien. Moi, je suis alors en vacances et le président lyonnais, Jean-Michel Aulas, me contacte par téléphone. Au départ, je crois à un canular tellement ça me paraît gros. Aulas me présente la situation, me dit qu'il me veut. Dans la foulée, je rencontre donc le président de l'ASSE, Philippe Koehl, et lui demande : « Qu'est-ce qu'on fait ? » Koehl n'hésite pas et me répond : « Écoute Greg, nous n'avons pas le choix. Il faut te vendre sinon le club peut mettre la clé sous la porte. Financièrement, on est au plus mal, ton départ peut nous apporter un petit peu d'argent. » Le président des Verts me donne même le montant du transfert en évoquant une somme de 7 millions de francs. Ce rendez-vous me marque car en rentrant chez moi, j'ai le souvenir de dire à mes proches : « Ça y est, je suis une marchandise étiquetée, je vaudrais tant... »

Tu n'es tout de même pas contre l'idée d'aller à Lyon ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

terrain, il ne pense pas une seconde au fric. Aulas, en revanche, a institué la règle du donnant-donnant et si le vestiaire lui demande parfois de doubler la prime de victoire, il répond qu'il le fera au match d'après.

Ça se chiffre à combien une prime de match ?

Autour de 3 000 euros. Lorsqu'elle est doublée, ça devient une sacrée somme.

Et une prime de titre de champion de France ?

Ça avoisine les 100 000 euros. Mais il faut également préciser qu'Aulas n'a jamais été un président avare, loin de là...

Dans la réussite du club, quel rôle attribues-tu à son conseiller sportif, Bernard Lacombe ?

La chance d'Aulas, c'est de l'avoir à ses côtés. Mais comme c'est lui qui est allé le chercher... Bernard Lacombe est l'OL, il l'incarne, sait mieux que personne qui il faut faire venir dans ce club. On ne le dit pas assez souvent, mais il a toujours privilégié le côté humain en recrutant des joueurs. Sonny Anderson était certes un grand footballeur, mais également un grand monsieur. Lacombe pense à cet aspect des choses, connaît suffisamment l'environnement lyonnais pour savoir si un joueur peut s'y adapter. Sous certains côtés, il m'a souvent fait penser à Guy Roux : un monsieur je fais tout, Monsieur je sais tout, et notamment en ce qui concerne l'activité des joueurs, sur et en dehors des terrains. Les patrons de restaurants, de boîtes de nuits, il connaît. Un matin, alors que j'avais fait la fête la veille après un match, il me prend à part lors du décrassage et me dit :

« Un petit conseil, lorsque tu bois quelques canons, Greg, ne mets pas de Kway à l'entraînement, ça sent beaucoup plus fort... » Ça peut paraître étonnant, mais il est quasi impossible qu'un joueur de l'OL fasse la bringue dans un établissement de la ville sans que Lacombe le sache. Hier comme aujourd'hui. Même les policiers de la BAC [*Brigade anti-criminalité*], il les connaît...

Pénible à vivre, non ?

S'il n'y a que les mauvais côtés, oui. Mais Lacombe est un papa poule, il te protège comme personne. C'est un type bien, à l'ancienne, qui sait de quoi il parle. Il te transmet l'amour de l'OL, l'amour du maillot, les valeurs lyonnaises. Ensuite, tu peux faire ton propre chemin.

A-t-il une part prépondérante dans l'accumulation des titres ?

Lui, comme d'autres, inculque la gagne, ce discours récurrent où l'on t'explique qu'il faut tout rafler et ajouter une ligne au palmarès à chaque occasion. Le meilleur exemple, c'est la Peace Cup, un tournoi d'avant-saison organisé en Corée. En France, tout le monde s'en cogne mais comme nous perdons deux fois de suite en finale, ça finit par nous agacer. En 2007, pour notre troisième participation, on s'impose. Cela traduit assez bien l'état d'esprit au sein du groupe : personne n'est là pour jouer, il y a une faim de titres. Saison après saison, lorsque des nouveaux joueurs arrivent, ils doivent s'intégrer dans ce moule. Les règles du jeu sont immuables : être à l'heure aux entraînements, bien bosser, gagner.

Tout le monde suit ?

Oui, car l'état d'esprit ne change pas. Il y a dans notre groupe des joueurs cadres, comme Laville, Delmotte, Violeau et j'en oublie d'autres, qui ont pour mission de tirer le signal d'alarme si ça ne marche pas. Moi, je suis plus jeune, je ne la ramène pas trop, mais je transmets également certaines valeurs à ceux qui arrivent. Le vestiaire de l'OL, pendant toutes ces années-là, est un lieu de libre-échange. Même les jeunes peuvent parler, dire ce qu'ils ressentent. Personne ne doit jouer sa propre partition. Du coup, l'ambiance est surréaliste...

À quel point de vue ?

Jusqu'en 2006, tous les joueurs de l'Olympique lyonnais sont des amis. On aime être ensemble, on ne se prend jamais la tête. Même nos mises au vert sont des moments de pur bonheur. Combien de fois nous nous sommes retrouvés dans une chambre à déguster des produits du terroir avec une bonne bouteille de pinard ! On pouvait parler du match à venir, du foot en général ou d'un tas d'autres sujets. Il y a entre nous une grande complicité qui, forcément, se prolonge sur le terrain. Lorsque certains joueurs, au fil du temps, finissent par quitter le club, l'amitié disparaît quelque peu. Moins de potes, moins de temps pour se voir, les compétitions qui s'enchaînent... Mais on garde tous une ambition de dingues et les jours de décrassage, dès qu'on peut, on se retrouve autour d'une bonne bière dans un café du coin.

Vikash Dhorasoo, un pote ? Il est pourtant de notoriété publique que vous n'étiez pas les meilleurs amis du monde ?

Le problème avec Vikash, c'est que nous n'avons jamais été d'accord sur la manière de travailler. En match comme à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Conscients tout de même qu'il y aura un avant et un après Maribor. »

Werder Brême (troisième tour Coupe de l'UEFA, 1999-2000)

« L'une des plus grandes désillusions de ma carrière. On s'impose 3-0 au match aller, presque assurés de se qualifier. Arrive le retour, un match comme tu n'en disputes presque jamais : rien ne fonctionne de ton côté et les Allemands marchent sur l'eau. Personne, à commencer par moi, ne sent venir l'accident. À l'époque, le groupe vit bien, Sonny marque but sur but, on est tous confiants. Pendant la rencontre, je suis dans mon but, impuissant, me demandant au fil du match comment cela est possible. C'est stupéfiant car je n'arrive pas à comprendre. Mais ce sont ces matchs qui font grandir et qui mettent du plomb dans la tête. Car au fond de moi, je sais que le résultat (0-4) n'est pas logique et qu'il y a une part d'irrationalité. Après cette gifle, qu'on subit juste après celle de Maribor, on se dit tous qu'on pêche encore par manque d'attention. Donc, on bosse. »

Ajax Amsterdam (premier tour Ligue des champions, 2002-2003)

« Dans notre groupe, on se retrouve face à l'Inter Milan, l'Ajax et Rosenborg. Je me dis donc qu'après l'Inter, la deuxième place est jouable. L'Ajax, ça fait penser à une chose : un club mythique qui a tout de même un peu perdu de son aura. Et puis tu te fais battre deux fois (1-2 ; 0-2), sans qu'il y ait grand-chose à dire. Des matchs qui ne te laissent aucun souvenir, ni bon, ni mauvais, car jouer face aux Néerlandais n'a rien de sympathique.

C'est froid, rigide, ça manque d'exotisme. Ce qui est regrettable, en revanche, c'est qu'on aura battu l'Inter et pas l'Ajax. Ça fait partie de l'apprentissage en Ligue des champions et notamment en matchs de poule. »

FC Porto (quart de finale Ligue des champions, 2003-2004)

« Au moment du tirage au sort, je ne m'attends pas à perdre. Porto a certes éliminé Manchester United au tour précédent, mais je me dis que c'est jouable. Au vu de notre double confrontation, j'ai en revanche beaucoup moins de regrets. On a en face de nous une grosse équipe, compacte, unie, qui ne laisse rien au hasard. Ils ne pratiquent pas un football magnifique. C'est d'ailleurs difficile de l'exprimer face aux médias car Porto, à ce moment-là, n'a pas encore gagné la Ligue des champions. Porto demeure un souvenir important car cette année-là, on sent tous qu'il nous manque encore un petit quelque chose pour aller plus loin. Nous ne sommes pas assez costauds sur plein de paramètres. »

PSV Eindhoven (quart de finale Ligue des champions, 2004-2005)

« On sait à quoi s'attendre. Une atmosphère lourde, des joueurs adverses malins qui mettent des coups et parlent sans cesse à l'arbitre. On sait tout ça, on bosse même dessus avant les deux matchs lors de nombreuses séances vidéos. Lorsqu'on est sur le terrain, on n'a donc aucune surprise, mais on subit tout de même les événements. Van Bommel et Cocu mettent des coups tout le temps, ils bossent tous les deux comme des dingues auprès de l'arbitre. Ils le pressent, l'influencent. À l'arrivée, on a la haine,

on a envie d'en taper un ou deux. Les Néerlandais ne nous ont rien appris, au contraire, mais ils nous ont battus. Avec des décisions pour le moins litigieuses comme ce penalty évident qui ne nous est pas accordé au match retour. Pas étonnant, dès lors, d'entendre au retour du terrain que plusieurs joueurs du PSV ont été vus dans le vestiaire de l'arbitre... Cette élimination ne nous pousse pas à devenir plus méchants, ou plus roublards, mais elle nous endurecit. Le plus dur, au retour d'Eindhoven, c'est de constater qu'un monde s'écroule. »

Milan AC (quart de finale Ligue des champions, 2005-2006)

« Mon souvenir le plus douloureux en Ligue des champions. Ce match, on ne doit jamais le perdre. J'ai toujours à l'esprit ce stade Giuseppe-Meazza qui tremble, je vois encore ces joueurs du Milan qui s'engueulent au cours du match et qui n'arrivent pas à trouver de solutions. De notre côté, alors que nous tenons le match nul et notre qualification pour les demi-finales, on recule. Notre pressing et notre premier rideau défensif lâchent prise, on n'agit pas, on réagit. À la mi-temps de la rencontre, notre entraîneur, Gérard Houllier, nous avait bien dit de faire attention à ça, de continuer à jouer notre jeu, d'aller de l'avant, de les faire douter et de ne surtout pas reculer car cela redonnerait de la confiance aux Italiens. Houllier insiste pendant de longues minutes, on écoute, on comprend, on sait ce qu'il nous reste à faire. Mais au fur et à mesure de la seconde période, on se met tous à subir. L'expérience, on l'a, on a tout pour passer, mais je ne sais encore pourquoi, on ne croit pas à l'exploit, on ne se comporte pas comme des tueurs. Cette défaite (1-3) constitue mon plus gros regret de joueur. Un goût amer qui ne se dissipera jamais. Le retour dans notre vestiaire est horrible

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sifflets.

Pour la première fois de ma carrière, j'ai face à moi un entraîneur qui me dit que j'en fais trop à l'entraînement. Trop de musculation, trop d'exercices, trop de courses. Jo insiste pour que je canalise mon énergie, et que j'apprenne surtout à gérer mon temps de travail par rapport à la compétition. Parfois, il me vire du terrain, m'ordonnant de rentrer aux vestiaires. Au fil du temps, je m'aperçois qu'il définit les séances de travail de la semaine en fonction du match à venir. Il ne te le dit pas, mais tout ce que je vis au cours d'un match, je l'ai déjà travaillé tout au long de la semaine. C'est là où Bats est très fort, là où il fait la différence : il étudie sans cesse le jeu de l'équipe adverse et de ses attaquants, ce qui lui permet d'orienter son travail avec le gardien. Il est d'un professionnalisme à toute épreuve, ce qui ne l'empêche pas, parfois, de partir en ville. Son grand jeu, pendant des années, est de jouer au pied avec ses gardiens. Au premier contrôle raté, un gage qui peut consister à devoir monter sur un camion, face aux supporters, et gueuler : "Allez l'OL", plonger dans les pieds de l'entraîneur alors qu'il a le dos tourné, piquer le tracteur du jardinier ou mettre le bordel dans les bureaux du service administratif...

En public, Jo est assez peu extraverti. Mais lorsqu'il est en confiance, il peut devenir dingue. Ce qui ne l'empêche pas d'être habité par son poste, obnubilé par la recherche de la performance. Les soirs de match, juste avant le début de la rencontre, il me parle, dit ce qu'il ressent, me demande de faire attention au contexte, de ne rien lâcher et de ne pas oublier tout ce que j'ai fait dans la semaine. Jo me rassure.

Durant toutes mes années à l'OL, nos relations seront aussi

sincères que profondes, mais avant tout professionnelles. Seule entorse à la règle : le 31 décembre, jour de mon anniversaire. À la reprise, je payais le champagne, le pinard, les huîtres et la terrine à tout le groupe. Lorsque tout le monde partait, restaient les plus costauds. Et Joël Bats était toujours là !

Je n'aurai eu qu'un seul souci avec Jo, lors de la naissance de mon premier enfant. Il était à mes yeux inimaginable que je ne sois pas à l'hôpital, auprès de ma femme, pour ce moment si fort. Pendant les matchs, j'avais donc laissé mon portable à l'intendant du groupe, Guy Genet, en lui disant que si c'était ma femme, je filerais aussitôt à la mi-temps. Je n'avais pas prévenu Jo, ce qu'il m'a reproché. Et s'il comprenait ma démarche, il ne la cautionnait pas. J'ai été déçu. Mais ce fut la seule fois. J'avais une telle confiance en lui que s'il m'avait dit, un matin : « Va te baigner dans le Rhône, c'est pour ton bien », j'y serais allé. On est toujours en contact, on s'envoie souvent des textos. Il m'a marqué. Pour toujours.

Jeannot Déés

« Son nom ne vous dit peut-être pas grand-chose, mais il a énormément compté dans ma carrière. Je découvre pour la première fois Jeannot Déés en 1994 alors que je suis encore stagiaire pro à l'AS Saint-Étienne. Il est l'entraîneur des gardiens du groupe professionnel, en charge de Robin Huc, de Gilbert Cecarelli et de moi-même. Nous sommes tous les deux à des moments charnières de notre existence : lui se relance dans sa vie personnelle après un drame familial, moi je commence une carrière professionnelle. On se parle beaucoup, on partage, on échange sur nos vies. Nous dépassons la relation d'entraîneur-entraîné. Jeannot est essentiel pour ma confiance, il me rassure,

il est comme un deuxième père avec qui je partage énormément de choses. Il est un homme pointilleux, mais tolérant, capable de donner plus si on le réclame, et un conseiller hors pair. Il est essentiel dans ma réussite à l'AS Saint-Étienne. J'ai, certes, quitté les Verts, mais pas Jeannot que j'ai toujours eu au téléphone. Je ne le remercierai jamais assez d'avoir croisé ma route. »

CHAPITRE 13

LES FIGURES DE L'OL

Jean-Michel Aulas

« Autant être clair, j'ai du respect pour Jean-Michel Aulas. Du respect et même un peu d'admiration. Ce qu'il a fait de l'Olympique lyonnais, qu'on le veuille ou non, est très fort. Il est un patron, un vrai, certes bien entouré, mais qui ne laisse jamais rien au hasard. C'est sans doute pour cette raison que l'OL n'a pas connu les dérives de certains clubs français. Son intelligence et, surtout, son sens de la mesure, ont fait la différence.

Le respect que j'ai eu, et que j'ai toujours, n'a pas empêché les prises de tête entre nous. Bien au contraire. Je me suis souvent accroché avec lui, d'autres joueurs également. Mais en dépit des titres, et des honneurs, Aulas a toujours travaillé et géré son club, en plus de son autre boîte [*la CEGID, compagnie européenne de gestion par l'informatique décentralisée, société spécialisée dans l'édition de logiciels de gestion et de systèmes d'information pour les entreprises*] qui lui prend énormément de temps. L'OL est son bébé, il l'a conduit de la deuxième division à la Ligue des champions alors que rien ne lui a été donné. Je me

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de la visite médicale...

Pourquoi évoquer un problème médical ?

Je ne cherche pas à le savoir. Au moment où je prends connaissance des propos d'Aulas, je pète un plomb et téléphone dans la seconde à Marino Faccioli. Le message est cette fois très clair : « Tu me règles ça rapidement, sinon, je médiatise le dossier et fous un bordel monstre à l'OL. »

Et ça marche ?

Comme par hasard, le fax arrive dans les heures qui suivent au siège de l'Atletico. Et avec le bon montant cette fois. Le dossier est clos, mais je n'ai jamais compris le pourquoi de toute cette affaire. La seule chose dont je suis convaincu, c'est qu'un joueur de football doit toujours avoir un agent à ses côtés...

Ton intégration à l'Atletico se déroule-t-elle mieux que ton transfert ?

Le footballeur professionnel dispose d'un réel inconvénient : c'est un assisté. Sans ma femme, je ne trouve déjà pas de maison. Elle s'occupe de tout, en visite des dizaines, s'occupe du déménagement. À l'Atletico, j'ai autour de moi des gens adorables qui m'aident au quotidien. Il y a notamment un salarié exclusivement dédié aux recrues, à qui tu peux téléphoner jour et nuit en cas de problème. Le seul souci, c'est qu'au moment de partir en stage au Mexique, nous n'avons pas choisi notre maison et n'avons pas de place à l'école pour nos deux enfants. Je demande donc l'aide de Zinédine Zidane, dont je récupère le numéro de portable grâce à Willy Sagnol. Zizou me file un

paquet de renseignements, me met en relation avec différentes personnes pour trouver une maison et me conseille pour l'école. Finalement, tout fonctionne. Je peux me concentrer à 100 % sur le sport.

Toi qui as passé la totalité de ta carrière dans la région Rhône-Alpes, tu ne ressens pas un certain manque vis-à-vis de la France ?

Aucun problème. J'ai fait installer le satellite chez moi, afin de recevoir les chaînes françaises, mais je peux enfin faire ce que je veux sans que personne ne m'accoste. À l'école française, on me reconnaît, mais on ne vient pas me demander ceci ou cela. Je peux également aller au square avec les gosses et faire le con sans que personne ne le remarque. Le climat est exceptionnel, notre maison est géniale, je profite au maximum de mon fils et de ma fille, que demander de plus ?

Bonheur similaire dans les vestiaires de l'Atletico ?

Au début, tout se passe bien. Le seul bémol concerne l'entraîneur des gardiens qui est conforme à ce qu'on m'avait décrit. C'est un type renfermé, pas drôle et qui parle beaucoup trop vite pour que je comprenne quoi que ce soit. Du coup, je fais toujours le contraire de ce qu'il me demande et comme il est en plus très proche de l'autre gardien, l'Argentin Leo Franco... Je débute néanmoins le championnat d'Espagne en tant que gardien titulaire. Le stade Vicente Calderón est extraordinaire, l'ambiance de folie. Je retrouve le Saint-Étienne espagnol avec un public très populaire, très festif. Mon premier match se passe bien, mais dans les jours qui suivent, je découvre que l'entraîneur choisit Leo Franco pour jouer le tour préliminaire de

la Ligue des champions face à Schalke 04. Il est mis devant le fait accompli, comme moi, ce qui nous pousse à en parler tous les deux. C'est là que j'apprends que Javier Aguirre a déjà effectué ces mêmes rotations la saison passée.

Pourquoi ne pas lui en parler afin d'en savoir plus ?

Parce que je rejoue aussitôt après. Malheureusement, c'est au Camp Nou contre le Football Club de Barcelone avec une défaite retentissante, 6-1. Ce n'est pour moi que du bonheur d'être sur cette pelouse mythique, qui me rappelle d'excellents souvenirs et notamment le match de la Ligue des champions avec Lyon, où je réalise une double parade face à Rivaldo (1999). Mais je m'aperçois cette fois que mes coéquipiers ont perdu le match avant de le jouer. Ils sont tous ailleurs. Dans le vestiaire, je ne la ramène pas, je n'ai pas assez vécu au sein du groupe ni un vocabulaire espagnol suffisant. Je suis simplement écoeuré. Et pendant que mes partenaires me consolent, l'entraîneur décide de m'écarter pour le match suivant. Dorénavant, c'est Leo Franco en championnat, Coupet en Ligue des champions...

Ou tu vas retrouver l'Olympique de Marseille et la tristement célèbre affaire du supporter phocéén, Santos Mirasierra...

Santos est arrêté par la police espagnole au terme du match aller que je ne joue pas. Mais c'est déjà très chaud à Vicente Calderón. On se rend tous compte que ça bouge dans les tribunes et que la Guardia Civil fait le ménage dans celle réservée aux supporters marseillais. Moi, je ne suis que remplaçant, mais je me fais tout de même copieusement insulter à l'échauffement par les fans marseillais. Leo Franco est hilare et me dit même : « Ils t'adorent à Marseille. » Ce doit être le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dit, le soulagement d'éviter une nouvelle crise. Le PSG gagne de temps en temps, tout va bien.

Ce qui n'est pas le cas à ton retour, lors d'un déplacement à Grenoble...

Ce match est une catastrophe. Et j'en arrive même à me demander si mes partenaires n'ont pas décidé de me bizuter. J'en prends quatre, on est ridicules tout au long de la rencontre alors que tout est réuni pour que ça se passe bien : il fait beau, je suis heureux d'être là, le stade est sympathique. Quatre-vingt-dix minutes plus tard, je suis très énervé. Le coach nous met une branlée collective dans le vestiaire. Je l'entends, mais je ne l'écoute pas, trop déçu par ce qui vient de se passer.

Il paraît même que Sébastien Bazin et Robin Leproux pourrissent le groupe en fin de saison au Parc des Princes...

On a effectivement droit à une sévère soufflante de Sébastien Bazin après un match nul contre Valenciennes. Mais moi, je n'y assiste pas car je discute avec le gardien de Valenciennes près de son vestiaire... Robin Leproux, lui, nous dit souvent nos quatre vérités. Pendant plusieurs mois, il a observé et appris à connaître les joueurs. Moi, par exemple, je ne l'ai vraiment découvert qu'à l'hôpital car il a été très présent. Son discours évolue au fil de la saison, il devient de plus en plus incisif et te rappelle à tes devoirs.

Le PSG va tout de même sauver sa saison et remporter la Coupe de France face à Monaco...

Je suis d'ailleurs très heureux d'être dans le groupe pour cette

finale. Edel est le gardien titulaire, ce qui est normal, car il a disputé les matchs précédents. Je commets une légère boulette avant cette rencontre car je dis aux journalistes que c'est à Edel de jouer. Ce qui me vaut, à juste titre, une nouvelle remarque de Kombouaré. Après notre victoire, le groupe se lâche enfin, on fait tous une vraie bringue. On est tous au Parc des Princes puis on file à l'Aventure, une boîte de nuit près de la place de l'Étoile. Une bonne partie de l'équipe est là, dont Ludovic Giuly, un animateur extraordinaire. La soirée est belle, je sens qu'il est en train de se passer quelque chose.

Une saison 2009-2010 qui se termine aux États-Unis pour une tournée américaine prévue de longue date...

Un souvenir fabuleux et un moment crucial dans la vie du groupe. On apprend enfin à se connaître, on découvre qu'on est heureux d'être ensemble. Cette tournée me rappelle mes stages avec l'OL, le même état d'esprit, la même complicité. À New York, puis à Chicago, un petit groupe se forme avec Jérémy Clément, Sylvain Armand, Christophe Jallet, Edel, Sessegnon, Guillaume Hoarau, Ludovic Giuly. Même Clément Chantôme, très discret d'habitude, nous montre une autre partie de sa personnalité. À Chicago, Antoine Kombouaré décide de faire des entretiens individuels et annonce à Giuly et Chantôme qu'il ne compte pas sur eux pour cette saison. On le sait car, enfin, on se parle, on se motive. Ce sont d'ailleurs les joueurs qui insistent auprès de Giuly et Chantôme pour qu'ils ne partent pas. Cette tournée aux États-Unis est essentielle car elle crée les conditions du succès. Du coup, on réattaque la saison 2010-2011 dans la bonne humeur. On se chambre, on déconne, il y a une vraie légèreté et une réelle confiance. À Aix-les-Bains, durant notre stage d'avant-saison, nous sommes heureux d'être ensemble. Le

Brésilien Néné s'intègre parfaitement, le coach nous fait confiance, tout est en place.

CHAPITRE 16

LA VIE EN BLEU

Le chiffre 34 est depuis bien longtemps figé dans le marbre. Une trente-quatrième et dernière sélection, à l'Euro 2008, pour un bail en Bleu de sept ans. Une multitude de souvenirs pour un épilogue douloureux, conséquence de rapports pour le moins ambigus avec le sélectionneur de l'époque, Raymond Domenech. Coupet et les Bleus, les Bleus et Coupet, le contraire d'une histoire simple. Qui, nécessairement, mérite l'arrêt sur images ainsi qu'une très attendue mise au point...

Être convoqué en équipe de France est-il le rêve ultime pour tout joueur pro ?

Il s'agit d'une sensation fabuleuse à vivre, comme si on touchait le toit du monde. Tout se mélange : la fierté, l'honneur, le bonheur. Rejoindre les Bleus, c'est décrocher le Graal. Au plus profond de soi, on sait qu'on a déjà fait un bon bout de chemin dans sa carrière.

Même lorsqu'on y arrive comme gardien numéro 3 et qu'on ne joue pas ?

Peu importe. Lorsque je commence à être sélectionné, j'ai le sentiment de me rapprocher du sommet. Gardien numéro 2 ou numéro 3 ne change rien, je suis en Bleu et c'est tout ce qui compte. Finie la petite star du club, ou celle de sa ville. On passe à l'équipe de France, le cran audessus, le grand rendez-

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

personnage introverti alors que je suis expansif, nos relations sont donc compliquées. Quant à la vie au sein du groupe, je ne me rapproche pas plus que ça des joueurs cadres. Si tout se passe bien, leur pote demeure Barthez et non Coupet. Je sais que cette affinité ne joue pas en ma faveur. Il y a ensuite la réalité du terrain, la seule qui devrait prévaloir. Et là mon sentiment évolue, je commence à y croire. Je suis à l'époque le meilleur gardien français, mon club est toujours en tête du champion nat, je ne commets pas de boulette. Je me sens en toute honnêteté meilleur que Barthez. C'est très curieux d'ailleurs car je suis fondamentalement quelqu'un de modeste, je n'aime pas chez les gens ce sentiment de supériorité, mais à un moment donné, je suis bien obligé de regarder les statistiques, les performances...

Au sein de l'Olympique lyonnais, certaines personnes te mettent-elles en garde sur le choix de Domenech ?

On m'en parle souvent, oui. Tout le monde pense que je vais garder les buts lors de la Coupe du monde. Même Gérard Houllier, mon entraîneur de l'époque, est confiant. Personne n'a de certitude, mais ça participe au fait que j'y crois de plus en plus.

Tu y penses tous les jours ?

Je n'ai pas le choix. Médiatiquement, ce duel à distance avec Fabien devient vite pesant. On m'en parle tout le temps : mes amis, ma famille, les supporters, les journalistes. J'ai presque chaque jour des questions à ce sujet. Ça devient un truc de dingue. D'ailleurs, lorsque je croise Fabien lors d'un Marseille-Lyon, on en rigole.

Vos relations sont donc bonnes ?

Mais ça n'a jamais changé ! J'ai du respect pour lui, mais je ne suis pas son ami. C'est aussi simple que ça.

Lors de ce match contre l'OM, évoquez-vous tous les deux l'équipe de France ?

Jamais de la vie. Même si je suis persuadé que Domenech n'attend que ça.

Pourquoi ?

À un moment donné, j'essaie de comprendre pourquoi il retarde aussi longtemps l'officialisation de son choix. C'est stupide d'agir ainsi, j'en déduis donc qu'il espère qu'un de ses deux gardiens sorte de sa réserve et pète un plomb. À chaque fois, Domenech le grand psychologue repousse son choix. Ça doit être au mois de novembre, puis en mars, peu de temps avant un match amical contre la Slovaquie. Mais rien ne vient. Ensuite, au mois d'avril, histoire de bien pimenter la sauce, il déclare dans un entretien au *Progrès* qu'il a choisi son gardien, mais ne donne pas son nom. Encore une fois, ça résume bien le personnage : ne jamais mettre les gens en confiance, toujours les faire douter...

Lorsque paraît cet entretien dans les colonnes du Progrès, quel est ton état d'esprit ?

J'y crois. Ce n'est pas possible que cette Coupe du monde m'échappe. Et puis il y a l'environnement. L'opinion publique est plutôt derrière moi, les gens m'encouragent dans les stades, on me dit que ce serait normal que j'y aille. Le seul bémol, et j'en ai

aussi conscience, c'est le poids des anciens en équipe de France. Je sais que certains joueurs peuvent influencer Domenech dans son choix...

CHAPITRE 18

CLASH EN ALTITUDE

À quel moment et dans quelles conditions connais-tu enfin la décision de Raymond Domenech ? Je suis averti le jeudi 11 mai 2006, date dont je me souviendrai toute ma vie. Bruno Martini me téléphone sur mon portable et me demande de venir le retrouver au Novotel de Lyon. Il me dit que Domenech est avec lui, qu'ils veulent me parler en urgence. Je ne me pose même pas la question de savoir pourquoi, je file au rendez-vous. Dans ma voiture, je me dis tout de même que cette mise en scène est pathétique. Titulaire ou pas, le fait de l'annoncer en catimini, caché à l'intérieur d'un hôtel, est grotesque. Mais c'est à l'image de ce qui se passe lorsque ça concerne l'équipe de France. Surtout avec un sélectionneur qui a pour habitude de ne jamais rien faire comme tout le monde...

Tu n'essaies pas d'en savoir un peu plus avec Martini ?

Dès que je le vois, je comprends. Il m'attend à la réception de l'hôtel et lorsque je lui serre la main, tout devient très clair. J'ai en face de moi un type pas serein à la main tremblante. Je vois de la compassion dans ses yeux...

Tu lui dis ?

Non, sans doute parce que je veux encore croire à un miracle. On prend tous les deux l'ascenseur et je débarque dans une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

C'est même le contraire. Mais après le Togo, et la qualification en huitième de finale, la cohésion permet aux joueurs de soulever des montagnes. Les anciens jouent notamment un rôle essentiel, à commencer par Lilian Thuram. Il est parfois un peu chiant à vivre Lilian, il a souvent tendance à dire à tout le monde ce qu'il doit faire, mais il montre l'exemple. Il s'implique comme jamais, prend la parole dans le vestiaire, sert de modèle et impose aux autres ce qu'il s'impose à lui-même. Le rôle de Franck Ribéry est également à souligner car il apporte une vraie fraîcheur. Franck, c'est un plaisir au quotidien, une joie de vivre, de la légèreté dans un univers austère et fermé. C'est bien simple : Franck déconne tout le temps, extériorise et ramène tout à la normale, histoire que personne ne se prenne au sérieux. Sa grande phrase qui fait hurler de rire tous les joueurs, c'est : « Ouech la famille. » Même Zizou se bidonne en l'écoutant.

Est-il vrai que les joueurs quittent parfois leur hôtel en toute discrétion afin de se retrouver dans un restaurant ?

C'est arrivé, oui. On part tous, en fin d'après-midi, au nez et à la barbe des journalistes, planqués dans des petites camionnettes. Le restaurant en question propose de bonnes viandes et on ne se prive pas de sacrés barbecues.

Raymond Domenech est-il informé ?

La légende raconte qu'il ne l'est pas, mais il le sait. Et ne s'y oppose pas tant l'unité au sein du groupe est importante. Ces virées sont un moment extraordinaire à vivre car on lâche tous un peu prise, on pense à autre chose. Les menus sont tout sauf diététiques, on enquille quelques bières, de la saucisse, on vit une belle aventure humaine. Ce sont ces moments-là qui me

permettent parfois de m'approprier un peu plus l'événement qu'est la Coupe du monde.

Ton état d'esprit évolue au fil des succès de l'équipe de France ?

J'ai un peu moins les boules. Autour de moi, des gens m'aident, me soutiennent. Robert Duverne, par exemple, me parle beaucoup. Ses regards, son attitude, ça me fait du bien. Même Jean-Michel Aulas, présent avec nous les jours de match, prend le temps de venir parler et savoir comment ça se passe. J'apprécie son attention, ses conseils. Je partage également beaucoup de sentiments avec Mickaël Landreau.

La presse essaie-t-elle de te faire parler ?

À la fin des matchs, dans ce qu'on appelle la zone mixte où joueurs et journalistes se retrouvent, je vois des micros se tendre. Mais je me tais, en accord d'ailleurs avec le staff de l'équipe de France qui sait très bien que je peux tout balancer. La seule chose qui me gêne, et qui me pousse parfois à vouloir m'exprimer, c'est qu'on puisse me prendre pour un petit garçon capricieux, un morveux sans valeurs. Ça ne me correspond pas. Je voudrais raconter ce que je ressens, expliquer aux gens ce que je vis. Mais il n'y a que ma famille qui le comprend à cet instant. Les coups de téléphone permanents avec eux m'aident à passer le temps.

Tu declares ne pas être impliqué par ce qui se passe dans cette Coupe du monde, mais comment rester insensible face aux succès contre l'Espagne, le Brésil et le Portugal ? Comment ne pas fêter ces trois matchs d'anthologie qui envoient les Bleus en

finale ?

Je vis ces matchs-là, j'éclate de joie sur le banc de touche avec mes partenaires, mais cela reste mesuré. Mon plaisir est instantanément gâché. C'est peut-être difficile à comprendre, mais c'est ainsi. Je conserve en revanche des images fortes, des souvenirs précis, qui n'ont pas forcément de lien avec la victoire. Face à l'Espagne, par exemple, le rôle joué par Lilian Thuram me bluffe. Dans le vestiaire, il insiste de longues minutes sur le bloc défensif qu'on doit constituer pour battre cette équipe. Contre le Brésil, je me délecte des gestes de Zizou sur le terrain, de son attitude avec et sans ballon. Ce sont de grands moments à vivre, vraiment. Mais encore une fois, lorsque tu ne joues pas, tu ne donnes pas aux choses leur juste valeur.

As-tu conscience que le pays tout entier vibre aux exploits de l'équipe de France ?

Bien sûr. Textos, images télé, radios, on sait tous que le pays est en folie. Et même si je reste un peu dans ma bulle, je me dis que je dois profiter à fond de la finale contre l'Italie. Ouvrir grand mes yeux, écouter l'ambiance, être concentré et ne rien gaspiller à cause de ma rancœur. Face à l'Italie, je regarde tout, je déguste.

Y compris le légendaire coup de boule de Zinédine Zidane et la défaite aux penaltys ?

Oui. Le coup de boule de Zizou, comme beaucoup de mes partenaires, je ne le vois que sur l'écran géant du stade. Je l'ai déjà dit, je n'approuve son geste, mais je peux le comprendre. Je suis simplement triste pour lui car c'est un joueur hors du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

À son adolescence, lorsqu'il a intégré le club du Puy à un haut niveau, et qu'il a ensuite pris le chemin du centre de formation de l'AS Saint-Étienne, je n'ai pas davantage été rassuré par son choix. J'étais fière de lui, certes, mais je redoutais les difficultés. Il y a tellement de concurrence, tellement de postulants, si peu d'élus. Heureusement qu'il était à Saint-Étienne, à côté de moi, et que je pouvais encore le voir, l'encourager.

Je suis aujourd'hui une mère admirative. Fière, très fière même, de son ascension avec Lyon et l'équipe de France. J'ai encore en tête ces magnifiques souvenirs et les déplacements que j'ai pu effectuer pour le voir jouer. Greg ne m'a jamais tenu à l'écart de ses exploits, bien au contraire. Le seul petit bémol, et il n'est pas très important, aura été de devoir répondre aux journalistes qui cherchaient toujours à savoir ce que sa mère pensait de ci ou de ça. J'ai dit non à tout. La vie familiale doit rester familiale et surtout privée.

Je sais qu'on a un petit peu évoqué mon rôle dans l'affaire du stage de Tignes lorsque Greg m'a téléphoné sur la route du départ et que je lui ai dit ce que j'en pensais. Malgré le temps qui passe, je n'ai toujours pas changé d'opinion : je pouvais comprendre sa tristesse, son sentiment d'injustice, mais je trouvais son geste déplacé. On ne quitte pas les siens en pleine compétition, il faut assumer ses responsabilités. Dans la vie, on a tous des devoirs, et le respect de soi, comme celui des autres, en est un. Être quelqu'un de droit, d'honnête, c'est ce qu'il a toujours été dans sa vie, voilà ce que je me suis permis de lui rappeler ce jour-là.

Je crains un peu sa réaction par rapport à sa nouvelle vie. Il y aura un manque, forcément. Plus d'entraînements, plus de

matches, un travail physique qui disparaît, il va devoir le gérer. Mais je ne doute pas qu'il rebondisse à nouveau et qu'il continue d'afficher sa joie de vivre. Greg a toujours procuré du bonheur aux gens, à moi comme aux autres. Qu'il sache qu'il me procure une indéfinissable fierté. »

Anne-Sylvie Roche, sa sœur

« Jamais je n'aurais imaginé que mon petit frère réussisse une telle carrière au plus haut niveau. Il en rêvait, certes, était obsédé par ses entraînements, mais la grande sœur que j'étais, et que je suis toujours, en avait surtout ras-le-bol d'entendre parler de football à longueur de temps. Nous avons toujours été tous les deux très proches, complémentaires et solidaires au gré des événements familiaux. Ça s'est d'ailleurs poursuivi au début de sa carrière car j'ai indirectement vécu les conséquences de son premier transfert à l'Olympique lyonnais. S'appeler Coupet a alors été compliqué. Je redoutais les derbys entre Saint-Étienne et Lyon, ne vivais pas bien les remarques parfois désagréables et les piques de certains amoureux du club stéphanois.

Après la Coupe du monde 2006, nos rapports sont devenus encore plus étroits. Greg m'a proposé de quitter mon travail pour devenir son attachée de presse. J'ai tourné le dos à l'univers de la banque et accepté sans hésitation. J'ai alors découvert le monde du football et des médias, un environnement sympathique, même si j'ai parfois été très surprise par la retranscription de certaines interviews...

Le fait qu'il mette un terme à sa carrière m'inquiète un peu. Pour connaître le monde de l'entreprise, et avoir assisté au départ à la retraite de certaines personnes à soixante ans, je sais

que ce n'est pas évident à vivre. Greg, lui, cache son angoisse, fait bonne figure. Mais je sais qu'il fourmille de projets et que son obsession de toujours vouloir se dépenser débouchera sur de nouvelles activités.

Je retiens de sa carrière son tout premier match avec les Verts contre Angers. Dans les tribunes, la famille a dû faire face à un étonnant mélange de trac et de fierté. On devinait tous que sa persévérance lui permettrait d'aller loin.

Je retiens enfin l'homme qu'il est devenu. Un monsieur à part. Greg a des défauts, comme tout le monde, et notamment celui d'être terriblement rancunier. Mais à la différence de certains, il n'est jamais tombé dans le starsystem du foot. Il n'a jamais accepté les passe-droits. Il est resté naturel, sans se prendre pour un autre. Et lorsque j'entends parler de lui aujourd'hui, c'est une immense fierté que de constater qu'il a une bonne image et d'entendre dire qu'il est un type bien. Ça, c'est important. Et beaucoup plus que n'importe quel titre de champion de France... »

Composition et mise en pages réalisées par

Compo 66 – Perpignan

177/2011

Éditions du Rocher

28, rue du Comte-Félix-Gastaldi

98000 Monaco

www.editionsdurocher.fr

Imprimé en France

Dépôt légal : avril 2011

N d'impression :

Note

1. Ancien gardien de l'équipe de France. Cinquante sélections, demi-finaliste de la Coupe du monde 1986.